

Disparaître?

Marc Hyland

Volume 49, numéro 1-2 (275-276), mars 2007

La mort du Québec : pour qui sonne le glas?

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/22259ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Hyland, M. (2007). Disparaître? *Liberté*, 49(1-2), 92–96.

Disparaître ?

Marc Hyland

Le Québec est divisé, excepté quand il chante.

FÉLIX LECLERC

Quand on est dans la merde jusqu'au cou, il ne reste plus qu'à chanter.

SAMUEL BECKETT

Je ne crains pas tant l'avenir pour ce qu'il apportera que parce que nous pourrions ne pas savoir lui donner ce dont il aura besoin. À la fin de la vie de Beethoven, ses quatuors et ses sonates les plus extraordinaires ont été accueillis dans l'indifférence et la résistance. Ils étaient jugés trop abstraits, mais font aujourd'hui le bonheur des interprètes et des adeptes de musique de chambre, sans bien sûr pour autant plaire à *tous* les mélomanes. Toutes les œuvres ne sont pas destinées à tous les êtres. Tous les amoureux de Jean-Sébastien Bach n'écoutent pas nécessairement son *Art de la fugue*, mais imagine-t-on que l'humanité soit privée de cette œuvre parce qu'elle est moins accessible et moins répandue que les *Concertos brandebourgeois* ? Voilà pourquoi les instances gouvernementales (et parfois privées) participent encore au soutien de la création plus « pointue » et doivent continuer à le faire, au-delà de critères de « performance » et de rentabilité. Mais ne sera-t-il pas de plus en plus difficile de convaincre de futurs fonctionnaires de la culture n'ayant reçu aucune éducation musicale à l'école qu'il faut subventionner les orchestres, les interprètes et la composition de nouvelles œuvres ?

La culture dite « savante » doit-elle être à ce point tenue à l'écart des médias et de la population dans son ensemble ? Avec la disparition progressive de l'enseignement de la musique et des arts à l'école publique, si capital pour l'éveil des sensibilités et

des intelligences, les nouvelles générations risquent fort d'être privées d'une connaissance, même sommaire, des réalisations artistiques les plus fortes de l'histoire humaine, si se maintient cette tendance à ignorer ou à minimiser tout ce qui a une certaine densité, qui présente plus de quelques décennies d'âge historique ou, pire encore, ce qui semble n'avoir pas d'application immédiatement rentable.

Et pourtant, dans un mystérieux équilibre relatif et précaire, la danse contemporaine, la poésie, les arts visuels et la musique d'aujourd'hui continuent d'évoluer tant bien que mal dans des mondes souterrains, à peu près invisibles/inaudibles, financés par bouchées de pain, en contrepoint des cultures de masse plus visibles et déterminées par seule « consensualité », par les goûts du jour et de l'heure. Ces tendances sont privilégiées par les médias pour leur pouvoir attractif et leur rentabilité, comme les succès de mass(u)e des phénomènes de la musique pop ou du cinéma. Mais tous les arts ne peuvent et ne sauraient susciter de tels engouements populaires. S'ils doivent y arriver, cela fait encore redouter le rouleau compresseur de la Wal-Martisation et de la pensée unique. Heureusement, un médium comme le Web permet désormais potentiellement de proposer en ligne des œuvres hors normes et moins « grand public » — CD, livres, films, photographies, concerts en direct, etc. — à de nouveaux publics plus spécialisés partout dans le monde, à quiconque sait et peut utiliser cet outil révolutionnaire et démocratique.

Quelque part à l'intérieur de toutes les sociétés, les musiques d'aujourd'hui, « contemporaines » (au sens de musiques de concert de tradition classique), survivent, émanent de terres réelles et rêvées que la langue et l'oreille ne reconnaissent pas encore ou si peu... Au Québec, la situation est paradoxale, avec, d'une part, un nombre toujours croissant de compositeurs et d'interprètes sensibles et fertiles et, d'autre part, des médias à peu près muets à leur endroit. Ce silence manifeste ne contribue sûrement pas à

la fréquentation des salles de concert... Quand peut-on lire des interviews ou des pré-papiers liés à la création musicale ? Des musicologues férus de nouvelle musique seraient sans doute heureux de rédiger de temps à autre des articles de vulgarisation ou de présentation pour des quotidiens, par exemple.

Nous avons pourtant fait le chemin pour d'autres arts : tout le monde, ou à peu près, connaît les figures consensuelles que sont devenus Anne Hébert, Jean-Paul Riopelle, Gaston Miron, Jean Paul Lemieux. Mais en musique de concert ? Le pianiste Alain Lefèvre, l'une des rares figures du monde musical local à être sollicitée par les médias, travaille depuis plusieurs années à réhabiliter la figure du compositeur postromantique André Mathieu (1929-1968), dont il interprète et enregistre les œuvres. Le langage traditionnel de ce compositeur n'est sans doute pas étranger à un tel choix. La musique de son père Rodolphe Mathieu (1890-1962), intéressante et plus novatrice, a pour sa part été défendue par le pianiste Réjean Coallier, dans la foulée de recherches musicologiques elles aussi nécessaires. Plus près de nous, comment se fait-il que, après le décès du compositeur québécois André Prévost (1934-2001), l'Orchestre symphonique de Montréal (OSM) n'ait trouvé à jouer en guise d'hommage que l'*Adagio* de Barber (un compositeur américain !) alors que Prévost a écrit des œuvres pour cet ensemble ? Que dire du silence de nos deux orchestres après le décès cet automne de Clermont Pépin (1926-2006), remarquable symphoniste ? N'y aurait-il pas eu lieu de souligner par un concert ou un enregistrement le vingtième anniversaire de la mort de Serge Garant (1929-1986), compositeur / chef d'orchestre et pionnier crucial de la modernité musicale au Québec ? Étrangement, c'est la figure tragique de Claude Vivier (1948-1983) qui survit le mieux à sa disparition, sa musique étant jouée en Europe et ici.

Sur une note plus positive, nous pouvons nous réjouir de l'arrivée de Kent Nagano à la tête de l'OSM, fort intéressé par la nouvelle musique, tout comme Walter Boudreau, Lorraine

Vaillancourt, Véronique Lacroix, trois chefs d'ensemble dédiés à la nouvelle musique. Le Québec est riche de compositeurs, mais aussi d'interprètes spécialisés, comme les quatuors Molinari et Bozzini, le Trio Fibonacci, ainsi que de solistes chevronnés comme Louise Bessette et Marc-André Hamelin. Quant à la critique musicale des nouvelles œuvres, elle reste de toute évidence risquée et difficile, jugement expédié en quelques mots (adjectifs le plus souvent...), posé sans aucune mise en contexte après une seule écoute, habituellement sans que l'œuvre puisse être réentendue, puisque les concerts sont en général donnés une seule fois (contrairement au théâtre, au cinéma ou aux arts visuels, susceptibles d'être revisités), d'où l'importance des enregistrements CD et d'une radio qui rediffuse aussi ce présent.

L'oreille nord-américaine serait-elle fondamentalement moins souple et audacieuse que son œil, libéré depuis longtemps par des figures comme Picasso ou Pollock ? Aux musiques plus abstraites manquerait le pouvoir de l'image, seule preuve du réel admise aujourd'hui ? L'art musical n'a-t-il pas aussi le droit d'être en évolution, comme la danse, les sciences, l'architecture, la philosophie ? Ou y a-t-il une limite au-delà de laquelle *votre abstraction n'est plus recevable* ? Cette limite, si elle existe, n'est-elle pas aussi en constante évolution, comme les pays et les traditions ?

À défaut de critiques, il faut des communicateurs éclairés et passionnés pour jeter un peu de lumière sur les nouveaux chemins de la musique. Une femme comme Maryvonne Kendergi (née en 1915), par exemple, professeure, pianiste et extraordinaire communicatrice spécialiste des nouvelles musiques et des compositeurs contemporains, a fait énormément en ce sens à la radio FM de Radio-Canada, au siècle dernier, alors qu'il était encore possible d'accorder un créneau horaire à la musique contemporaine, de diffuser régulièrement de longues interviews avec des compositeurs (ce qui est inimaginable aujourd'hui), d'avoir un discours « spécialisé » sans être taxé d'élitisme ; bref, il nous faut regretter

ce XX^e siècle... Dans la presse écrite aujourd'hui, un chroniqueur comme Réjean Beaucage fait presque figure de solitaire en pondant des prépaiers invitants et informés sur des événements musicaux, et en réservant une large place à la nouvelle musique. D'autre part, pour qui veut découvrir et entendre, le Centre de musique canadienne, rue McGill à Montréal, abrite une imposante collection de manuscrits, de partitions et d'enregistrements accessible au public.

Le Québec est à la fois frileux et moderne, nostalgique et aventurier, mais son passé manque à sa mémoire vive. Où va la création musicale au Québec ? Dans le perpétuel puits du présent, gigantesque oreille amnésique... Consolation hypothétique : toutes ces partitions restent et avec un peu de chance les meilleures œuvres pourront ressurgir un jour. Quels geysers formidables ce sera ! Si autant d'artistes remuent le Québec, c'est que le sentiment d'identité, encore instable, reste à définir et que son incarnation progressive trouve (aussi) ses voies par l'imaginaire. Si, comme certains le pensent, le Québec se meurt, il faut admettre qu'il chante beaucoup... Le Québécois, être divisé, bipolaire fonctionnel en perpétuelle remise en question quant à sa place dans le monde, se trouve enfin lorsqu'il chante, pour reprendre le mot de Félix. Mais, pour se propager, l'onde sonore requiert un milieu communiquant, une *atmosphère* à traverser pour atteindre l'autre. Sans ce milieu propice, l'objet sonore reste inaudible et isolé. S'il n'y a personne dans la forêt pour y entendre le musicien, y a-t-il musique ?